
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/1 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.1.47325

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Frühchristentum bis zur Gottesfriedensbewegung und den Kreuzzügen gewidmet. Es wird deutlich, wie die Kirche Einfluß auf den Initiationsritus des Ritters, die Schwertleite, nehmen wollte und wie wenig ihr dies in der Realität gelungen ist. Nach einer ausführlicheren Darstellung kirchlicher und weltlicher Ideen, die das Bild des Rittertums formten, folgt ein Überblick über die höfische Kultur mit ihrer Literatur und ihren Werten. Etwas aufgepflöpft wirken zwei kurze Kapitel über Wappen und Ritterorden am Ende des Bandes.

Der Autor hat nicht nur französische Literatur verwendet. Bei der Lektüre bemerkt der Leser, daß auch mehr deutsche Gelehrte rezipiert wurden als das – ziemlich knappe – Literaturverzeichnis ahnen läßt. Unterschiedliche Ansichten in der Forschung werden nicht verschwiegen, wenn nötig auch Unwissen eingestanden. Entgegen dem Titel ist der Blick des Autors in der Regel nicht auf Frankreich beschränkt. Insgesamt eine gelungene Einführung.

Holger KRUSE, Kiel

Jacques BERLIOZ, *Catastrophes naturelles et calamités au Moyen Âge*, Florence (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 1998, 243 p.

Le premier né de la collection *Micrologus' Library* se propose d'aborder la thématique, encore peu connue, des catastrophes naturelles au Moyen Âge, en prenant compte de leurs composantes géographiques, sociales, économiques, culturelles et légendaires.

Jacques Berlioz trace tout d'abord le portrait d'un Occident médiéval grevé de catastrophes naturelles et de calamités: effondrements de terrains, tempêtes, famines, sécheresses, sans oublier la plus dévastatrice de toutes, la Peste Noire qui, entre 1348 et 1352, aurait tué le quart de la population du monde occidental, chrétien ou musulman. Les réactions sont multiples face à ces calamités. Le sentiment d'impuissance prime, pour parfois laisser place à des explosions d'agressivité et de violence. On cherche alors des boucs-émissaires: ce sont tantôt les lépreux, tantôt les juifs et plus tard les sorcières/sorciers. D'autres, surtout en Italie, s'adonnent à un ascétisme violent, convaincus d'une faute à expier devant tant de signes précurseurs de l'Apocalypse.

D'une manière tout à fait originale, Berlioz utilise les principaux *exempla* du début du XIII^e siècle au milieu du XV^e siècle afin de tenter une approche historique des calamités. En effet, ces récits, destinés à être insérés par les prédicateurs dans leurs sermons pour convaincre leur auditoire, apportent de nombreux témoignages géographiques sur les catastrophes naturelles, mais permettent aussi de déceler la réaction des hommes face à ces catastrophes. D'autre part, l'étude de ces *exempla* permet surtout de définir »comment les auteurs rendaient compte de la réalité, comment ils l'interprétaient, comment ils l'utilisaient«. Effectivement, la notion de catastrophe »naturelle« n'existant pas au Moyen Âge, une calamité était avant tout une punition divine. Dans ce sens, les prédicateurs utilisaient souvent les catastrophes dans leurs sermons afin d'édifier les foules: dans ces discours, la foudre ne frappait que les usuriers, les blasphémateurs, les danseurs, les fornicateurs et les orgueilleux. La catastrophe pouvait cependant être détournée par des médiateurs, tels que la sainte Vierge et les saints.

Le quatrième chapitre de cet ouvrage traite de l'effondrement du Mont Granier (Savoie, 1248). Berlioz a réuni et analysé les textes qui exposent le drame, afin de montrer comment l'événement a été présenté et expliqué, tout en considérant le but recherché par les auteurs. Neuf récits datant de la seconde moitié du XIII^e siècle décrivent la catastrophe; les versions du drame diffèrent sensiblement. Ainsi, Martin le Polonais, les Annales dominicaines d'Erfurt et Géraud de Frachet ne proposent qu'une lecture événementielle de la catastrophe. Etienne de Bourbon et Fra Salimbene, de leur côté, avancent une explication morale et théologique du drame. Pour le premier, un seul individu est en cause: Jacques Benevais,

conseiller particulier d'Amédée IV, comte de Savoie, coupable d'avoir acquis injustement un prieuré situé sous la montagne. Pour le second, l'effondrement est l'accomplissement des paroles de l'Écriture. Pour ce qui est de Matthieu Paris – qui fournit quatre versions du drame –, l'effondrement du Mont Granier est dû à un tremblement de terre, mais aussi aux Savoyards qui s'adonnent à l'usure, à la simonie et au brigandage. Les causes naturelles n'excluent en rien le surnaturel pour cet homme de science. A la fin du Moyen Age, des éléments légendaires viennent se greffer sur ces textes médiévaux: des diables essayent de détruire la chapelle de Myans, située au pied du Mont Granier, mais sont retenus par la force de la sainte Vierge, protectrice du sanctuaire. La vengeance divine fait ainsi place à l'exaltation de la Vierge miséricordieuse.

La catastrophe du lac d'Oisans (Grenoble, 1219), est relatée, quant à elle, par quatre documents de son temps. L'inondation qui ravage Grenoble, suite à la rupture du barrage qui retenait le lac, est tout d'abord décrite par l'évêque de Grenoble, Jean de Sassenage, dans une lettre qu'il adresse à ses diocésains sitôt après le drame. Outre à reconforter ses fidèles, il s'agit surtout de récolter des fonds afin de réparer les dégâts. Selon lui, le diable n'est pas étranger à la catastrophe. En effet, ce dernier a choisi le meilleur moment pour »détruire le plus grand nombre de Chrétiens«, car la ville accueillait de nombreux marchands pour les foires. Etienne de Bourbon, pour sa part, critique violemment les personnes qui se préoccupèrent plus de sauver leurs biens que leur propre vie. Son message est clairement moralisateur et le drame devient ainsi un exemple édifiant pour lutter contre l'avarice. Réunies aux textes descriptifs de Vincent de Beauvais et de Robert d'Auxerre, ces sources permettent d'avoir une vision globale du désastre et de l'attitude des Grenoblois face à l'inondation.

Les deux dernières parties de cet ouvrage délaissent les catastrophes naturelles pour rejoindre le monde mystérieux des calamités et des légendes. Tout d'abord celle de Ponce Pilate à Vienne, puis celle de Pierre III d'Aragon au »Mont Ténébreux«.

La légende de Ponce Pilate a subi de nombreux avatars au cours des temps. En effet, la culpabilité du procureur de Judée dans la mort de Jésus a tout d'abord été minimisée, pour être ensuite amplifiée et faire de ce dernier le scélérat qui est à l'origine de la crucifixion du Christ. Cette seconde version prévalut durant tout le Moyen Age. Un témoignage jusqu'alors inédit de l'inquisiteur Etienne de Bourbon, tiré de son *Traité des diverses matières à prêcher* (1251–1261), vient enrichir l'important dossier de textes consacrés à Pilate par deux versions de sa mort: la première, corroborée par la Décollation de saint Jean Baptiste, raconte que Pilate, exilé à Lyon pour y être jugé, est reconnu coupable et condamné à ne plus rien manger. Anéanti par la douleur, le procureur de Judée se suicide. La seconde, vraisemblablement d'origine orale, voit aussi la condamnation de Pilate à Lyon, mais ce dernier est ensuite pendu à Vienne à un crochet de fer dans l'église Notre-Dame. Son corps est alors jeté dans un puits dans le massif du Pilat, et depuis ce jour, dès qu'une pierre est lancée dans ce puits une fumée s'en échappe et provoque une tempête. Etienne de Bourbon est le seul à citer la légende du suicide de Ponce Pilate à Lyon et est le premier à évoquer la pendaison, puis l'abandon du corps dans le puits du mont Pilat. Jacques Berlioz retrace au travers des textes et légendes la genèse de ces deux récits et leur fortune. Il en ressort clairement qu'Etienne de Bourbon donne naissance à une seconde tradition du puits de Pilate qui, jusqu'alors, plaçait la dernière demeure du procureur en Suisse, près de Lausanne ou de Lucerne. Si la légende du puits de Pilate est encore de nos jours fort vive autour du mont Pilat, le crochet de fer, a lui, totalement disparu et n'a jamais été repris après Etienne.

Vers 1280–1285, le roi d'Aragon Pierre III aurait escaladé le mont Canigou dans les Pyrénées. Après avoir affronté orages et tempêtes, il parvint au sommet de la montagne et jeta une pierre dans un étang; aussitôt un dragon en sortit qui se mit à voler et déclencha de terribles orages. Cet exploit, évoqué uniquement par Fra Salimbene de Parme dans sa *Chro-*

nique (1283–1288), associe l'ascension de la montagne au mythe du pouvoir royal. En effet, la prise de possession par Pierre III du territoire le plus inaccessible et le plus dangereux de son royaume devient une véritable métaphore »de l'imaginaire politique«.

Dans les légendes du mont Canigou et du mont Pilat, la montagne revêt une connotation démoniaque qui ne surprend guère: celle-ci est au Moyen Âge le repère des fées et des démons. Dans ces hauteurs peu fréquentées et dont l'imaginaire s'empare, les monstres et dragons ne laissent passer que les élus, comme Pierre III d'Aragon.

Dans un domaine où tout, ou presque, reste à explorer, Jacques Berlioz pose les jalons de nouvelles perspectives de recherche. En effet, l'histoire des catastrophes naturelles se doit d'analyser les phénomènes catastrophiques grâce aux sources qui lui sont parvenues afin de les comprendre et de les expliquer. De même, elle doit participer à la prévention des cataclysmes. Elle permet surtout de montrer les réactions de l'homme face aux déchaînements de la nature et, dans ce sens, son rapport à Dieu.

Cet ouvrage se présente d'une façon agréable et manifeste le souci permanent de fournir les textes originaux des différents *exempla* utilisés ainsi que plusieurs traductions, devenant de la sorte un recueil de sources important et facile d'accès.

Eva PIBIRI, Lausanne

François-Olivier TOUATI, *Maladie et société au Moyen Âge. La lèpre, les lépreux et les léproseries dans la province ecclésiastique de Sens jusqu'au milieu du XIV^e siècle*, Paris/Bruxelles (De Boeck & Larcier) 1998, 866 p., 6 cartes, 26 tableaux et 22 figures (Bibliothèque du Moyen Âge, 11).

M. François-Olivier Touati donne ici un ouvrage de synthèse d'une grande importance, formant le deuxième volet d'un triptyque: le premier, intitulé »Archives de la lèpre. Atlas des léproseries entre Loire et Marne au Moyen Âge« (Paris 1996, Comité des travaux historiques et scientifiques) est un guide de sources qui dépasse, spécialement par son abondante bibliographie, le cadre géographique indiqué par le titre; le troisième, en cours d'élaboration, devrait être l'édition de trois cartulaires de léproseries (Le Popelin près de Sens, Saint-Lazare de Meaux et Saint-Florentin, près d'Auxerre) qui fournirait une base documentaire cohérente pour trois établissements situés dans une aire géographique restreinte. Mais ce triptyque s'inscrit dans un plan de recherche de longue haleine, à laquelle M. Touati s'est astreint déjà depuis de nombreuses années: qu'il suffise de citer son travail sur les »Cartulaires de léproseries dans la France du Nord (XIII^e– XV^e s.)«, dans: *Les cartulaires. Actes de la Table ronde organisée par l'École nationale des chartes et le G.D.R. 121 du C.N.R.S.* (Paris, 5–7 décembre 1991), réunis par Olivier Guyotjeannin, Michel Parisse et Laurent Morelle, Genève/Paris 1993, p. 467–501, ou encore les deux contributions données par ses soins lors du Congrès des Sociétés savantes de Nice, au printemps de 1996, tout à fait remarquables, l'une générale, intitulée »Un dossier à rouvrir: l'assistance au Moyen Âge«, l'autre plus spécifique, consacrée à la »*Domus judaeorum leprosororum*: une léproserie pour les Juifs à Provins au XIII^e siècle«.

M. Touati désire ici élargir au maximum son propos de départ, à savoir l'étude de la lèpre dans la province ecclésiastique de Sens durant la première partie du Moyen Âge. Pour cela, il l'insère, avec grand souffle et talent dans une vision globale, qu'il s'agisse d'historiographie ou de géographie historique (le développement sur la province de Sens qui veut justifier les limites territoriales du sujet peut paraître long). Regrettant le nombre restreint de cartulaires de léproseries conservés (dix-huit dans la Bibliographie générale des cartulaires français d'H. Stein), il se lance, avec brio, à l'assaut des sources narratives du Haut Moyen-Âge, pour repérer des cas de lèpre depuis saint Martin au IV^e s., tant dans l'aire géographique choisie qu'en Italie, en Espagne ou encore à Trèves.